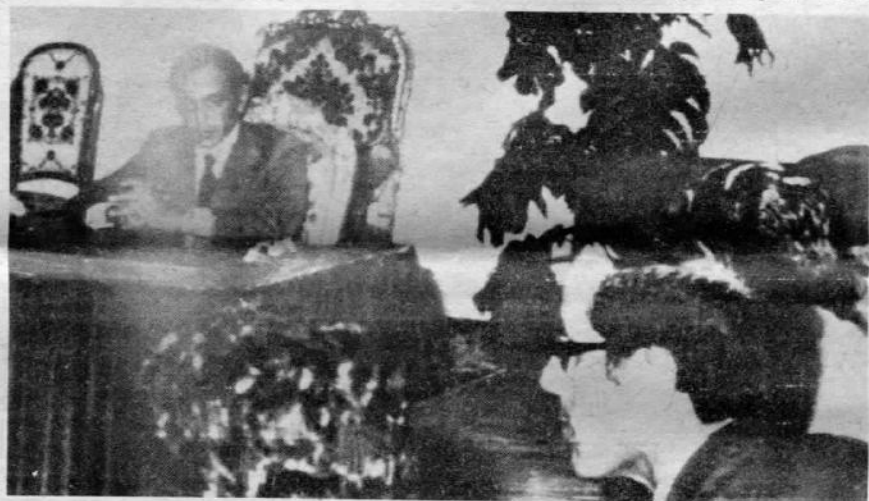


LA MONARCHIE CHERIF

Le 10 juillet de l'année dernière, premier coup de semonce. Cinq gouverneurs militaires — sur les sept que compte le pays — s'insurgent contre le souverain et entraînent dans leur mécontentement les cadets d'Ahermoumou. La garden-party transformée en boucherie a des suites effrayantes : la moitié des survivants de l'état-major général sont exécutés, après un jugement sommaire. L'armée est décapitée, et par-dessus tout, elle est désorientée. Hassan II, les premiers moments de désarroi passés, se ressaisit et promet des réformes. Celles-ci doivent, en principe, être ac-

amorce sa descente et se prépare à atterrir. A trois mille mètres d'altitude, les passagers de l'avion ressentent une secousse. Un des avions de l'escorte vient de lâcher une rafale d'obus sur le Boeing blanc du roi. Les volets du train d'atterrissage ne fonctionnent plus, deux réacteurs se taisent et la cabine est criblée de balles. Le commandant de bord, s'adressant à la tour de contrôle de Rabat-Salé, affirme que les copilotes sont tués et que le roi est grièvement atteint à la nuque. Il demande le dégagement des couloirs d'approche. Les pilotes mutins, croyant que leur



PREMIER CONSEIL DES MINISTRES APRES L'ATTENTAT
Hassan II semble soucieux et abattu.

complies par l'équipe que M. Karim Lamrani, Premier ministre désigné, met sur pied. Après Skhirat, la priorité est donnée — croit-on — à une refonte de la politique du gouvernement. Oufkir veille à l'assainissement de l'armée, les ministres essaient de rendre le climat social plus salubre. Le mercredi 16 août 1972, des rafales tirées dans le ciel de Tétouan apportent la preuve que le malaise ne s'était pas dissipé et qu'il restait beaucoup de choses à changer au royaume de Hassan II.

Il y a huit jours, aujourd'hui, le souverain marocain et sa suite rentraient à Rabat, au terme d'un voyage en France et d'une brève escale à Barcelone. Le Boeing 727 — avion personnel du roi — aux commandes duquel se trouve le commandant Kabbage, survole les côtes marocaines. Au large de Tétouan, quatre F-5 de l'armée de l'air marocaine viennent escorter l'avion royal. Le pilote

œuvre avait porté ses fruits, cessent le tir, mais demandent au commandant Kabbage d'atterrir à l'aérodrome militaire de Kénitra. C'est de cette base militaire, proche de l'aéroport de Rabat-Salé, que les F-5 ont décollé pour accueillir le Boeing royal. Après avoir tergiversé et tourné quatre fois au-dessus de Kénitra, le pilote de Hassan II parvient finalement à se poser à Rabat.

L'avion immobilisé en bout de piste, le roi gagne le salon d'honneur dans une Mercedes. S'étant ressaisi, Hassan II passe en revue la garde, s'entretient avec l'ambassadeur de France, le chargé d'affaires d'Espagne et quelques ministres venus l'accueillir. Ensuite, il se rend à l'intérieur du bâtiment, pour embrasser ses enfants. Un absent illustre : le général Mo-

ENNE EN SURSIS ?

Deux années de suite, le Maroc a vécu un été particulièrement chaud. A deux reprises, en juillet 71 et en août 72, le

hamed Oufkir, ministre de la Défense et principal collaborateur du souverain chérifien. Dès l'annonce de l'attaque contre l'avion du roi, le général Oufkir s'est éclipsé.

Mais le ballet de la mort ne semble pas fini. Soudain, dans le ciel, surgissent les avions de chasse. Ils piquent vers l'aéroport. L'un d'eux, à l'écart, dirige les opérations. C'est à ce moment, justement, que le roi et son frère quittent les bâtiments de l'aéroport et se dirigent vers une pinède proche, où des voitures sont parquées. Dans le hurlement de ses réacteurs, un F-5 passe et lâche sur l'aéroport une bordée d'obus. Des autos flambent. Le roi se jette à terre. Huit personnes sont tuées et une cinquantaine d'autres blessées, dont quelques ministres.

Comme si les pilotes étaient tenus au courant des faits et gestes du souverain, ils rééditent leur carrousel sur la résidence d'été du roi. Mais cette fois-ci, Hassan II n'est pas au rendez-vous.

Le premier acte de la tragédie est terminé. Ce que l'on retient de la suite, c'est surtout le «suicide» du général Oufkir (voir plus loin), les rumeurs concernant une éventuelle collusion américaine, l'arrestation,

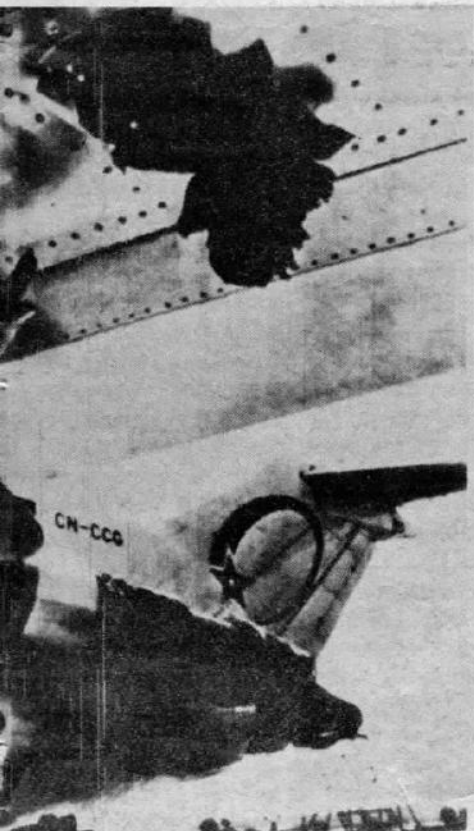
par les Britanniques, des deux officiers réfugiés à Gibraltar et surtout les «révélation» de Hassan II sur les intentions d'Oufkir. Parallèlement à ces séquelles purement marocaines, il faut noter les réactions dans les pays arabes et dans le monde.

Cette deuxième tentative de renversement de la monarchie, entreprise par une armée «épuration», est-elle l'œuvre d'officiers nationalistes mus par un sentiment de révolte contre les faiblesses du régime, ou bien est-elle téléguidée de l'extérieur ? Les événements sont trop pro-

nière, lors de l'horrible épisode de Skhirat, le roi avait été frappé par la hargne que manifestaient les jeunes militaires à l'encontre de ses hôtes. Il semblait même disposé à tirer les conséquences politiques de ce coup d'éclat. Il y a, chez les militaires, cette aversion pour les gaspillages et les scandales auxquels sont mêlés des familiers du Palais, qui conduit aux pires excès. Dans un Maroc qui souffre socialement, à une époque où le gouvernement cherche des solutions radicales pour accentuer le bien-être du peuple, le Palais étale des fastes suran-



LE ROI ET LE GENERAL DRISS BEN AOMAR
Le général prit la relève d'Oufkir.



L'AILE DU BOEING
ENDOMMAGÉE PAR LES OBUS
Sauvé par miracle.

ches pour que des conclusions hâtives soient tirées. Néanmoins, l'hypothèse selon laquelle les Etats-Unis auraient vu d'un bon œil l'installation d'un régime «à la grecque», n'est pas à rejeter. Il est certain que devant le pourrissement de la situation dans un pays allié, une grande puissance préfère le maintien d'un régime fort, à celui d'un homme, ami certes, mais débordé par les événements et en proie à une agitation permanente. Un Constantin de Grèce, miné par Papanréou et les partis de gauche, un Idriss libyen sénile et secondé par un prince héritier atteint de débilité mentale ne peuvent pas être des atouts maîtres dans une politique embrassant des continents entiers. Au Maroc, Hassan II a dû paraître faible à ceux qui ont pour tâche d'organiser cartes et écaiquiers.

Mais l'écœurement de l'armée, il ne faut pas nécessairement aller le chercher dans les chancelleries ou dans les bureaux de la CIA. L'année der-

nés et surtout déplacés dans pareil contexte. C'est presque de la provocation, disait un diplomate. Hassan II avait, au lendemain de Skhirat, commencé par donner un sérieux coup de balai dans les milieux corrompus du royaume. Des procès ont été entamés, des biens confisqués, des politiciens limogés. Puis, toute la réforme finit en queue de poisson. Les bonnes intentions et leurs conséquences pratiques s'étaient estompées avec le temps. Le réveil fut dur.

Les réactions dans le monde arabe, à la suite de l'attentat du 16 août, n'ont pas toutes eu les mêmes résonances. De l'indifférence totale à la liesse officielle (suivant qu'on est content de l'échec du complot ou de sa simple élaboration), en passant par la politesse de commande, les événements du Maroc ont surtout intéressé les officiels. Au niveau de la rue, aucune émotion, sinon aucune réaction, sauf en Libye, où les manifestants ont attaqué l'ambassade britannique et foulé aux pieds l'Union Jack, pour

régime monarchique a failli être emporté dans le tourbillon révolutionnaire d'une armée mal à l'aise dans sa peau.

protester contre l'attitude de la Grande-Bretagne qui a remis au Maroc le lieutenant-colonel Amokrane et le lieutenant El-Midaoui, réfugiés à Gibraltar. De tous les pays arabes «progressistes», seule la Libye — comme en 1971 — a fait l'apologie des mutins de Kénitra. L'Algérie ne s'est pas prononcée; l'Égypte s'est contentée de reproduire les dépêches d'agences; l'Irak a donné peu d'importance à la nouvelle, de même que la Syrie. En revanche, Hussein et Bourguiba ont chaleureusement félicité Hassan II d'avoir échappé à l'attentat. L'indifférence de la Ligue arabe et l'absence de télégramme de félicitations de Sadate ont incité Hassan II à en faire le reproche au représentant de la télévision égyptienne à Rabat, au cours de la récente conférence de presse du souverain marocain.

Quand on va au-delà des apparences et des événements nus, une question reste posée. Quel est l'avenir de la monarchie chérifienne ? Si le roi arrive vraiment à dissiper le malaise de l'armée, en opérant des réformes profondes et durables, il lui faudra ensuite s'attaquer à un problème complémentaire et tout aussi vital : celui des partis politiques. Hassan II ne porte pas en très grande estime les hommes de l'opposition; il peut avoir ses raisons. Mais il ne peut continuer d'ignorer des voix qui ne sont pas toujours d'accord avec la sienne. A sa conférence de presse, Hassan II avait clairement laissé entendre que la mauvaise santé morale de l'armée était une conséquence directe de l'influence des partis politiques. Quoi qu'il en soit, il a besoin de ces partis pour gouverner. Plus il restreindra l'assiette du pouvoir, plus celui-ci lui échappera. Imbu de culture occidentale, ouvert aux problèmes modernes, Hassan II sait pertinemment que l'aura de la monarchie de droit divin ne suffit plus à un roi pour assurer son trône. Les révolutions manquées ont ceci de bon : elles peuvent être une école de sagesse.